

Rencontres nationales des Ethnopôles, Bayonne, 9-10 mars 2020
Journée thématique « Patrimoines et création : une pollinisation par l'ethnologie »

**Zapat(h)ari, projet anthropologique et artistique
sur l'industrie de la chaussure de Hasparren**

Terexa Lehumberri

Responsable de l'Ethnopôle basque – Institut culturel basque



1. Les partenaires du projet (diapos 1 et 2)

Le projet Zapat(h)ari est un projet mené par deux partenaires : l'ICB et Klarenza.

L'ICB (siège : Ustaritz- voir diapo 2) travaille depuis maintenant trente ans dans le soutien à la création artistique contemporaine et dans la valorisation du patrimoine culturel immatériel. La question du lien mémoire/création s'impose de fait dans sa pratique quotidienne mais

l'interroge plus assidument, c'est vrai, depuis 2007. En effet, l'ICB s'engage cette année- là dans un programme important de collecte du patrimoine oral, nommé *Eleketa* (366 témoignages collectés à ce jour) qui le pousse à s'interroger sur la place de la mémoire orale dans un pays qui vit tous les jours sa culture de manière vivante, sociale, communautaire, revendiquée. Comment cette mémoire est-elle à l'œuvre ? Quelle ressource constitue-telle pour les artistes ? Sous quelle forme se transmet-elle ?

L'association Klarenza, elle, siège à Labastide-Clairence (diapo 2) et émane de la compagnie musicale Lagunarte montée par Kristof Hiriart (2001) et basée elle aussi à Labastide Clairence.

Klarenza, créée en 2017, regroupe un certain nombre d'acteurs (associations, villageois, partenaires publics et privés) qui oeuvrent à la mise en valeur et à la sauvegarde du patrimoine matériel et immatériel de La Bastide Clairence.

L'association interroge les connexions territoire et habitants par l'expérimentation artistique partagée entre artistes et habitants. Elle invite des artistes en résidence à échanger avec les habitants et les espaces du village afin de mettre en place avec eux des créations.

Trois projets artistiques ont ainsi déjà vu le jour (Cheminement, Helix, Hospitalités), d'autres sont lancés. Chaque année, Klarenza organise deux temps forts : « Larrazkenean » à l'automne printemps qui met l'accent sur les projets élaborés in situ ; « Primaderan » au printemps qui fait résonner des voix venues d'ailleurs.

L'oralité est le fil rouge de Klarenza, la musique son langage essentiel. Klarenza a un champ d'action qui, au-delà de La Bastide-Clairence, touche le territoire limitrophe de la communauté de communes de Hasparren (10 communes). Toutes les conditions étaient donc réunies pour que l'ethnopôle basque et Klarenza travaillent ensemble sur le passé industriel d'Hasparren et la résonance de ce passé aujourd'hui.

2. Le passé industriel de Hasparren

En deux mots, résumons ce passé industriel de Hasparren, tel qu'il nous est décrit dans les douze témoignages recueillis à Hasparren.

Ancêtre de la cordonnerie, l'activité de tannerie est attestée dès le début du XVIII^e siècle à Hasparren par la présence de nombreuses tanneries (diapo 3). Dans le courant du XIX^e siècle, beaucoup de ces tanneurs, mi- paysans, mi- artisans, se mettent aussi à fabriquer des souliers, à la main bien entendu. Ils ouvrent dans leurs fermes de petits ateliers où ils travaillent avec les leurs. De 1830 à 1870, à la fabrication traditionnelle vient s'ajouter celles des bottes de cuir et de chaussures destinées aux militaires.

Au début du XX^e siècle, la fabrication de la chaussure est la principale activité de la ville : plus de 3000 ouvriers en 1906. L'électricité permet un essor de cette industrie encore familiale. Les premières machines sont installées entre 1890 et 1900. Juste avant la guerre de 1914-1918, Sauveur Amespil commence à bâtir une usine (diapo 4). La première guerre mondiale est un élément décisif dans l'industrialisation de Hasparren. Au lendemain de cette guerre on voit apparaître des constructions importantes mais également des grandes familles de fabricants de chaussures.

Dans les années 1950, il existe encore une quinzaine d'usines qui emploient 1300 personnes. Pour Hasparren et ses alentours, c'est considérable !

Parmi cette quinzaine d'usines figurent Trolliet (la plus grande), qui emploie 300 ouvriers (diapo 5), mais également Amespil et Bréchoire-Madré.

Les ouvriers viennent de tous les quartiers pour travailler, souvent à pied, mais aussi en vélo

lorsqu'ils habitent aux alentours de Hasparren. La semaine de travail commence le lundi matin et finit le samedi midi.

Il existe une sirène en ville, celle des Trolliet. Elle sonne pour toutes les usines à 8 h moins le quart pour avertir, et à 8 h pour l'embauche, puis de nouveau à 13 h 45, puis à 14 h. Le travail se poursuit jusqu'à 18 h.

S'il y a beaucoup de travail, on fait des heures supplémentaires Il existe deux catégories d'ouvriers : ceux qui ont un fixe et ceux qui travaillent à la tâche, " aux paires".

Le 25 octobre, pour la saint Crépin, patron des cordonniers, c'est la grande fête dans les usines où on n'aime quand même pas trop les syndicalistes. En 1963, il y a pourtant une grève très importante de plusieurs jours. En 1966-1967, quatre entreprises ferment en 6 mois laissant 500 ouvriers sans emploi. Le 10 mai 1967, Hasparren est déclarée ville morte : 2000 hazpandars (conseil municipal, conseil général compris) marchent jusqu'à la sous-préfecture à Bayonne, soit au moins 25 kilomètres !

La mondialisation et les importations massives ont raison des mobilisations, quasiment toutes les usines ferment les unes après les autres, jusqu'à la fin des années 1980. Une reconversion démarre à partir de la fin des années 1970, notamment grâce à l'entreprise *Lauak* (sous-traitant de pièces et ensembles pour l'industrie aéronautique), installée dans le village limitrophe de Ayherre. L'entreprise connaîtra un développement fulgurant à partir du début des années 2000, qui ne colmatara toutefois pas la brèche ouverte.

3. Hier, on fabriquait des chaussures, et aujourd'hui ?

Hasparren compte 6 879 habitants (2017), avec une augmentation de 11,67 % par rapport à 2012 (hausse démographique départementale = 2,49%).

L'objectif du projet **Zapat(h) ari** est que l'analyse des témoignages du passé aide à la compréhension du Hasparren d'aujourd'hui. Comme l'indique son nom (jeu de mots entre *zapata* = chaussure et *hari* = fil ; *zapatari* signifiant cordonnier), la résidence partagée veut identifier ces fils invisibles qui circulent entre hier et aujourd'hui.

Pour ce faire, il a été décidé de croiser, pendant un an, de septembre 2019 à septembre 2020, trois approches différentes sur trois temps consécutifs (diapos 6 et 7) :

– L'approche d'une anthropologue de Donostia, Aitzpea Leizaola, à qui il a été demandé d'intervenir de septembre 2019 à juin 2020 mais en 2 temps :

- de septembre à décembre 2019 pour analyser les témoignages collectés et questionner les traces que cet important épisode a laissé chez ces témoins
- de janvier à juin 2020 pour s'immerger de manière sensible, par l'observation participante, dans le Hasparren d'aujourd'hui et répondre à la question : comment ce passé s'intègre-t-il dans le présent, jusqu'à quel point le modèle-t-il ? Réunions avec les habitants, visites sur le terrain sont prévus.

– Celle d'un photographe basque souletin émigré à Toulouse, Polo Garat, qui travaille lui aussi de septembre 2019 à juin 2020 mais en un seul temps durant lequel il pose ici et là son objectif, interrogeant à sa manière, lors de ses différents séjours, l'héritage laissé par l'industrie de la chaussure.

– Enfin celle d'un compositeur basque, Juan Carlos Perez, qui entrera dans la danse un peu plus tard, de l'été à l'automne 2020 : à partir de matériaux sonores issus des collectages, il apportera

son interprétation musicale qu'il partagera avec des musiciens et le grand public en septembre 2020.

Trois regards, trois temps et donc trois grands rendez-vous jalonnent cette résidence partagée :

- Le premier a eu lieu le jeudi 19 décembre 2019 à 19h au restaurant Les Tilleuls de Hasparren. Aitzpea Leizaola a proposé une première lecture anthropologique des témoignages recueillis sur Hasparren.
- Un second temps fort est prévu début juin 2020, lorsque seront restitués les résultats de l'expérience en immersion de l'anthropologue et du photographe (une première rencontre a déjà eu lieu entre le photographe, l'anthropologue et habitants de Hasparren le mercredi 26 février 2020).
- Un troisième temps fort, uniquement musical celui-ci, aura lieu fin septembre 2020.

Chaque étape annonce la suivante. Dans sa conférence de décembre, Aitzpea Leizaola mettait en avant certains éléments d'analyse essentiels à la compréhension de la sociologie de la ville comme :

– **La nature du pouvoir local durant cette période de la chaussure :**

Un pouvoir tripartite officieux mais efficace entre conseil municipal /église-école libre /employeurs de la chaussure...

- **Un conseil municipal** à la composition sociologique pratiquement constante quelle que soit la période historique considérée : même type de composition, d'intervention modérée, de positions prudentes.

- **Une église :**

- qui passe le message selon lequel un bon ouvrier est aussi un bon chrétien, qui entretient les rouages du pouvoir en place : peu d'ouvriers continuent les études, les curés repèrent ceux qui seront voués aux études et qui iront au séminaire.

- qui encadre les loisirs : patronage, jeunesse ouvrière chrétienne etc.

- **Des dynasties de patrons** qui encadrent eux aussi idéologiquement leurs employés : cités ouvrières, petites épicerie patronales, image du bon ouvrier, devise travailler c'est servir, contrat moral entre entreprises (on ne peut démissionner chez l'un pour embaucher directement chez un autre).

– **La reproduction sociale qu'entraîne ce type de pouvoir :**

Mariage des grands avec les grands, l'ouvrier reste ouvrier, les femmes moins payées, les relations hiérarchisées. La condition d'ouvrier entraîne certaines formes de relations sociales.

Ces éléments d'analyse et bien d'autres encore ont été repris lors de la réunion habitants/artiste et anthropologue en résidence qui s'est déroulée le 26 février 2020 à Hasparren. Cette rencontre sera suivie d'une seconde (où chaque habitant apportera un objet, une photo, un texte, un livre, une pensée, symbole pour lui de Hasparren aujourd'hui, en lien ou pas avec la période de la chaussure), puis d'autres encore (avec projection de films, visites d'anciennes usines) jusqu'en juin 2020.

Zapat(h)ari est un projet qui se veut très participatif, notamment durant sa seconde phase (janvier-juin 2020). Pour les porteurs du projet, Ethnopôle basque/Klarenza, le plus important est, en partant de la tradition certes, que les habitants d'Hasparren questionnent leur présent : comment vivent-ils aujourd'hui ? Comment se représentent-ils leur passé, leur tradition, se la sont-ils appropriée ? En débattent-ils ? L'interrogent-ils ? S'interrogent-ils ? De quoi sont-ils les héritiers ? Qu'ont-ils gardé de cet ancien monde industriel ? Ou plus exactement qu'ont-ils voulu en garder ? L'anthropologue et les deux artistes, tout en apportant leur regard extérieur, les aideront dans ce cheminement.